

singulier. J'aurais voulu vous dire... Mais, non... non, il vaut mieux remettre... Ce sera plus tard... ce soir... Je vais à l'atelier.

Et il poursuivit son chemin.

—Quel air étrange ! pensa la jeune veuve. Que voulait-il me dire ? On croirait qu'il devient fou.

XI

Jacques Garaud fit son service habituel, cachant à tous les yeux, à force d'énergie, le trouble qui le dominait. Comme la veille, il se rendit à neuf heures précises au bureau de M. Labroue, et poursuivit avec lui les études relatives à l'invention nouvelle. A onze heures, le contremaître sortit pour aller déjeuner, mais pas plus à l'aller qu'au retour il n'adressa la parole à Jeanne en passant devant sa loge. Madame Fortier put constater seulement qu'il paraissait de plus en plus sombre. Dans l'après-midi, il retourna trouver l'ingénieur. Celui-ci écrivait.

—Jacques, dit-il au contremaître, vous pouvez commencer les dessins pour le moulage. Moi, je termine une lettre pressée.

Garaud se mit au travail. Sa main tremblait. Ses yeux n'avaient pas leur netteté de perception habituelle. Il fut obligé d'attendre, afin de donner à sa main et à son regard le temps de se raffermir. Le caissier Ricoux entra dans le cabinet.

—On arrive de la banque, monsieur, fit-il.

—Eh ! bien, demanda l'ingénieur en levant la tête, on a encaissé ?

—Oui, monsieur, et je vous apporte le montant du bordereau.

—Revenez un peu plus tard, je vous prie. Je désire en ce moment n'être pas interrompu.

—Bien, monsieur.

Le caissier sortit. Jacques, présent à cette courte conversation, avait tressailli en entendant ces mots : « Je vous apporte le bordereau. »

Puis il s'était courbé de nouveau sur son travail, mais les doigts plus tremblants encore, les paupières agitées par une contraction nerveuse. Un quart d'heure s'écoula. On entendit frapper à la porte.

—Entrez ! s'écria l'ingénieur avec impatience.

Jeanne parut sur le seuil.

—Monsieur, dit-elle, c'est une dépêche.

Et elle tendit à M. Labroue une enveloppe de papier bleu.

—Merci, répondit M. Labroue en prenant le télégramme.

Madame Fortier sortit après avoir jeté un coup d'œil à Jacques qui se courbait sur sa planche à dessin. L'ingénieur déchira l'enveloppe, parcourut du regard la feuille oblongue qu'elle contenait, poussa une exclamation douloureuse et devint très pâle.

—Lucien malade ! s'écria-t-il. En danger peut-être ! oh ! mon Dieu !

Puis, s'adressant au contremaître, il poursuivit :

—Je reçois une dépêche de ma sœur. Mon fils est mourant. Je vais partir à l'instant même. Jacques, rassemblez les dessins et les plans et donnez-les-moi. Je les enfermerai dans le coffre-fort.

—Oui, monsieur, tout de suite, répliqua le contremaître dont un éclair de joie illumina le visage contracté.

Et il se mit en mesure de rassembler les papiers. M. Labroue agita un cordon et fit retentir un coup de cloche dans la cour. Il alla ensuite à la porte de son cabinet, l'ouvrit et appela le caissier qui ne se fit point attendre.

—Mon cher Ricoux, lui dit le patron, un télégramme de ma sœur réclame ma présence auprès de mon enfant malade, je vais partir. Faites votre caisse. Gardez les sommes qui vous seront utiles et remettez-moi le reste.

—Oui, monsieur, répondit le caissier ; mais, je vous vois tout bouleversé. Permettez-moi de vous demander si la maladie de M. Lucien est grave.

—Les télégrammes sont effrayants par leur laconisme. Ma sœur ne me donne aucun détail, et je veux savoir. Si j'attendais, je mourrais d'inquiétude. Hâtez-vous donc ! Il me faut le temps d'aller à Paris et de prendre le train-poste au chemin de fer d'Orléans à huit heures vingt minutes.

—Je vais me hâter, monsieur.

Ricoux sortit.

Le coup de cloche dont nous avons parlé appelait Jeanne Fortier. Elle se hâta d'accourir.

—Donnez l'ordre au cocher d'atteler le coupé, lui dit M. Labroue, vous reviendrez ensuite me parler. Jeanne repartit ensuite au bout de quelques minutes. Jacques était toujours là, rangeant lentement les papiers. Ricoux, le caissier, rendait ses comptes.

—Je garde cinq mille francs par devers moi, monsieur, disait-il ; j'espère bien n'avoir pas besoin d'ouvrir votre caisse avant votre retour.

—Peut-être, répliqua l'ingénieur. Ne m'attendez que dans deux jours, au plus tôt. C'est aujourd'hui mercredi. En admettant que je ne sois point retenu par la maladie de Lucien, je ne serai de retour ici que samedi dans la matinée. Combien m'apportez-vous ?

—Aux cent vingt-sept mille francs du bordereau touché à la banque, je joins les recettes de la journée, onze mille vingt-sept francs, sur lesquels je garde cinq mille francs. Total : cent trente-trois mille vingt-sept francs. Donc, avec ce que vous avez en caisse, cela fera cent quatre-vingt-dix mille deux cent cinquante-trois francs soixante-dix centimes.

—Ce doit être juste.

—Assurez-vous-en, monsieur.

—Je n'ai pas le temps de vérifier.

Et l'ingénieur enferma dans son coffre-fort les sommes que lui remettait le caissier. Jacques et Jeanne attendaient. Madame Fortier regardait le contremaître et trouvait à son visage une expression qu'elle ne lui connaissait pas avant ce jour et avant cette heure. Jacques s'avança vers M. Labroue.

—Voici les dessins et les plans, monsieur, dit-il en présentant au patron les papiers qu'il avait réunis.

M. Labroue les prit et les plaça dans le coffre qui refermait habituellement.

—A mon retour, fit-il, nous continuerons ce travail.

—Bien, monsieur. Vous n'avez pas d'ordre à me donner, de recommandation à m'adresser ?

—Si, attendez un instant.

L'ingénieur se tourna vers Jeanne et poursuivit :

—Madame Fortier, je vous recommande de ne pas vous départir, ne fût-ce qu'une minute, de la surveillance qui vous incombe. A mon retour, je m'occuperai de vous. Soyez certaine que je ne vous laisserai point sans emploi. Oubliez ce qui s'est passé entre nous, comme je l'oublie moi-même.

Jeanne, étonnée de cette bienveillance inattendue, restait muette. Le caissier Ricoux l'examinait avec attention.

—Mauvaise nature, décidément ! murmurait-il ; cette femme déteste le patron, elle voudrait se venger en lui faisant du mal. Cela saute aux yeux !

M. Labroue continua :

—Préparez-moi, je vous prie, une petite valise contenant un peu de linge. Joignez-y un pardessus et une couverture de voyage.

Madame Fortier sortit du cabinet. En la voyant s'éloigner, muette et sombre, l'ingénieur dit au caissier et au contremaître :

—Elle m'en veut beaucoup, la pauvre créature. Elle ne comprend pas que le poste occupé par elle ici n'est nullement son affaire. Je sais bien que j'ai été un peu cassant, un peu brutal même. Que voulez-vous ? elle me portait sur les nerfs avec sa manie d'avoir raison ! Je lui ferai oublier cela. Je vais m'occuper d'elle sérieusement.

M. Labroue donna ensuite ses dernières instructions à Ricoux et à Jacques. On entendit la voiture rouler sur le pavé de la cour. Cinq minutes plus tard, elle se dirigeait rapidement vers la gare du chemin de fer d'Orléans, emportant l'ingénieur. Jeanne, le contremaître et le caissier assistaient à son départ.

—Je vous recommande de fermer les portes avec soin, madame Fortier, dit le caissier à la jeune veuve ; mon avis est que le patron vous laisse bien légèrement une grosse responsabilité !

—Soyez sans inquiétude, monsieur, répondit Jeanne, ma surveillance ne sera point en défaut.

Nos trois personnages se séparèrent. Ricoux regagna sa caisse. Jacques rentra dans les ateliers et madame Fortier dans sa loge.

A l'heure de la sortie, le contremaître, comme de coutume, quitta la dernière usine, et vint apporter à la gardienne les feuilles de présence pour le lendemain.

—Bonsoir, Jeanne ! dit-il, après avoir déposé ces feuilles sur une table, bonne nuit.

Il allait sortir. Cette fois, ce fut madame Fortier qui l'arrêta.

—Que vouliez-vous donc me dire ce matin, M. Garaud ? demanda-t-elle.

Jacques tressaillit visiblement, et répondit :

—Je voulais vous dire bien des choses...

—Eh ! bien, dites-les.

—Non.

—Pourquoi ? Il est donc inutile que je les connaisse, ces choses ?

—Ce serait très utile au contraire. Mais j'ai réfléchi ; pas encore. Je n'ose pas.

—Vous n'osez pas ! vous ?

—Oui, moi. Mais si je ne vous parle point, je vous écrirai, c'est plus facile.

Jeanne trouva les paroles du contremaître non moins étranges que sa physionomie.

—Vous me faites presque peur ! murmura-t-elle. Pourquoi donc êtes-vous si sombre ?

—Ne me demandez rien, quant à présent du moins, et répondez à une question qu'il faut que je vous adresse.

—Laquelle ?

XII

Jacques se taisait.

—Une question ? répéta Jeanne. Laquelle.

—Avez-vous sérieusement pensé à ce que je vous disais hier relativement à votre situation ? reprit le contremaître.

—Oui, j'y ai pensé.

—Et consentez-vous à ce que je vous proposais ?

—Je vous répondrai plus tard.

—Toujours plus tard ! mais quand ?

—Quand vous m'aurez appris ce que vous ne voulez pas, ce que "vous n'osez pas" m'apprendre aujourd'hui.

Jeanne appuya sur les mots soulignés par nous.

—Eh ! bien, répliqua Jacques, demain notre sort à tous deux sera fixé.

—Demain ? Pourquoi demain ?

—Ne me questionnez point. Je ne répondrais pas. Demain arrivera vite, et cependant en quelques heures il se passe parfois bien des choses.

Puis Jacques Garaud, voulant couper court à l'entretien, partit brusquement, mais il ne s'égarait pas, comme la veille, dans les sentiers de la campagne ; il alla dîner à l'endroit où il prenait habituellement ses repas, resta chez le marchand de vin jusqu'à dix heures du soir, jouant aux échecs de l'air le plus calme avec quelques camarades, auxquels il souhaita une bonne nuit en les quittant.

Aussitôt qu'il fut seul, son visage insouciant et presque gai pendant toute la soirée, changea d'expression et redevint sombre comme il l'était depuis deux jours. Au lieu de se rendre chez lui, Jacques suivit la route de Créteil et s'engagea dans un sentier traversant la plaine qui s'étend entre Alfortville et Alfort, en passant derrière le fort de Charenton. Bientôt il se trouva au milieu des terres labourées. Il allait vite, s'arrêtant par instant, jetant dans les ténèbres des regards inquiets et prêtant l'oreille afin de s'assurer que personne ne marchait derrière lui. Quand il longea les murs du fort, où une sentinelle en faction faisait les cent pas, il eut soin de fouler avec précaution l'herbe des talus gazonnés, étouffant ainsi le bruit de ses gros souliers. Evidemment, le contremaître connaissait à merveille le chemin qu'il suivait.

Soudain, il s'arrêta. Une muraille se dressait en face de lui. C'était celle de l'usine de M. Labroue. Il la côtoya jusqu'à la petite porte bâtarde dont nous avons parlé, et qui se trouvait voisine du pavillon habité par l'ingénieur.

—C'est par là qu'il faut entrer, murmura-t-il en se baissant vers la serrure qu'il examina avec attention, palpant du doigt l'ouverture pratiquée sous la clef.

Tirant ensuite de sa poche une boîte de fer-blanc, il l'ouvrit. Cette boîte renfermait un morceau de cire à modeler, avec lequel il prit l'empreinte de la serrure. Ceci fait, il passa la main sur son front mouillé de sueur et se dirigea vers Alfortville par le même chemin qu'il avait suivi pour venir.

A cette heure précise M. Labroue descendit du train-poste qui s'arrêtait à Blois, et dans lequel il était monté à Paris. Sa valise à la main, il quitta la gare et gagna la ville en marchant rapidement. Sa sœur, madame Bertin, nous l'avons dit, habitait dans les environs de Blois un village où elle vivait d'une façon fort modeste, depuis la mort de son mari. Ce village, nommé St-Gervais, se trouvait sur la route de Bracieux, à trois kilomètres de Blois. M. Labroue, ne pouvant à cette heure tardive se procurer une voiture sans une grande perte de temps, traversa le pont et s'engagea sur la route de Saint-Gervais. Il était haletant. Aimant le petit Lucien jusqu'à l'adoration, la dépêche expédiée par madame Bertin remuait son cœur paternel de douloureuses angoisses. L'enfant, à son arrivée, serait-il plus malade ? Serait-il vivant encore ? Cette pensée donnait le frisson à l'ingénieur et lui faisait hâter encore sa marche déjà si rapide.